

MARC EDGAR

LE CHANT DES MÉSANGES



Marc Edgar

Le Chant des mésanges

© Marc Edgar, 2019

ISBN numérique : 979-10-262-3987-1

Librinova”

Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À Dominique Girard

Les personnages de cette histoire sont purement imaginaires. Ils ne s'inspirent d'aucune personne vivante ou ayant vécu. Ils n'existent qu'emprisonnés dans ces centaines de pages écrites, et, il va sans dire, dans l'esprit et de l'auteur et de ses lecteurs.

Première partie

I

Le ciel de mai était en furie. Le long de la rue, les arbres se balançaient de gauche à droite, comme s'ils tentaient de jeter un mauvais sort à l'humanité. De longs éclairs brisés et blanchâtres traversaient la nuit, étiraient leurs ombres mauvaises jusqu'aux pieds de Julien. Ce dernier s'était réfugié dans l'entrée du bar *La Grosse Bouteille* qui venait de fermer. Il avait plu fort toute la soirée. Vers une heure, faute de client, Luc, le barman, avait décidé de tout ranger. Julien était adossé au mur en brique de l'établissement. Le sang dans ses veines était de glace. Son cœur voulait lui sortir par la gorge. Chaque coup de tonnerre emplissant ses oreilles lui rappelait la pétarade du fusillé. On eut dit le bruit de la mort.

Julien était vêtu d'un vieux pantalon et d'une veste de jeans, que les bourrasques de pluie léchaient allégrement. Les traits tirés du peu de sommeil des dernières semaines, il songeait à quitter Rouyn-Noranda avant qu'il ne perdît complètement la raison, et qu'on ne le retrouvât dans une forêt les jambes cassées, le torse criblé de balles. Il pensait partir cette nuit même – il n'y croyait pas – en auto-stop. Disparaître dans la nature, n'importe où, peut-être en Gaspésie, sa terre natale. Julien avait contracté une lourde dette qu'il devait rembourser au plus tard ce vendredi. On était lundi soir. Plus que quatre jours d'insomnie avant qu'on ne lui fasse la peau. Il songeait,

... je pourrais tenter de retrouver Catou à Montréal... je lui demanderai de m'héberger quelque temps... ce serait la moindre chose... après tout ce qu'elle m'a fait subir... la salope, elle me doit bien cela...

Julien avait fait la connaissance de Catou huit mois plus tôt, à la terrasse arrière de *La Grosse Bouteille*, par une belle et chaude nuit de septembre. Une écologiste forcenée de trente-trois ans, bien en chair, les cheveux gris en broussaille, toujours vêtue de noir, qui se plaisait à qualifier les magnats de l'industrie forestière de tueurs en série.

Abattre un arbre est un meurtre ! scandait-elle. Elle s'était établie en

Abitibi pour étudier la foresterie et mieux connaître l'ennemi à abattre. Elle croyait que ses études l'aideraient à infiltrer le clan des *mafieux des bois*, et agir à titre de taupe à la faveur des organisations écologistes. Il faut dire que Catou portait en adoration tout ce qui relevait de la flore. Mais la plante qui à ses yeux, à son goût et dans son cœur détrônait de loin toutes les autres était le cannabis. Elle était prête à tout pour fumer sa ration d'une dizaine de joints par jour, jusqu'à permettre au ver de terre – c'est ainsi qu'elle surnommait Julien en son absence – de partager sa couche.

Au début, Julien n'éprouvait aucun sentiment particulier pour ladite demoiselle. Son intérêt se résumait à cette présence féminine, un baume dans sa vie de solitaire. Les parties de jambes en l'air, dont la frénésie et l'élan miraculeux qu'il y insufflait n'en finissaient plus de l'ébahir, lui qui, à cinquante-trois ans, déjà avait commencé à croire que l'amour physique n'était peut-être déjà plus que le vague souvenir d'une jeunesse à jamais révolue. La saison automnale lui prouva le contraire. *Cannabis, alcool et sexe !* était le cri de ralliement. Les deux tourtereaux fumaient comme des volcans, buvaient comme des marins, et forniquaient comme des lapins. L'interstice de septembre et octobre fut une jouissive et lascive lune de miel. Ils sortaient à tous les soirs, s'intoxiquaient, s'engueulaient, se pelotaient allègrement dans un bonheur également partagé. Les nuits se terminaient toujours chez Catou, qui préférait dormir chez elle. Ils y picolaient dans un épais nuage de fumée bleutée jusqu'à ce que l'aube les retrouve groggy, affalés l'un dans l'autre.

Quand octobre sonna, les choses commencèrent à se gâter. Catou logeait dans une chambre au-dessus du lavoir rue Perreault, au centre-ville de Rouyn-Noranda. Elle s'y était établie le premier août, n'avait signé aucun bail, la location de la chambre étant payable le premier de chaque mois. Au mois de septembre, elle informait le propriétaire au sujet de sa bourse d'étude qui tardait à rentrer. Il n'y avait vraiment aucune raison de s'inquiéter, le chèque allait rentrer d'un jour à l'autre. Le mois de septembre passa sans qu'elle ne donnât aucun autre signe de vie. En octobre, le propriétaire voyageant à l'étranger lui donna un autre répit. Un beau matin d'octobre, Catou reçut une lettre du Ministère de l'Éducation l'informant qu'après révision de son dossier, elle n'était point éligible au programme des

prêts et bourses. La nouvelle était mauvaise pour elle, elle l'était aussi pour le propriétaire, mais celui qui en pâtirait le plus était le pauvre Julien. Quelques jours plus tard, Catou confiait à Julien la difficile situation financière dans laquelle elle se trouvait. Elle possédait quelques centaines de dollars en banque, dédiés essentiellement à payer sa nourriture et sa consommation d'herbe. Elle lui partagea son *idée de génie* ! et fit à Julien la proposition suivante.

— J'achète la totalité de ton inventaire de cannabis pour la somme de trois mille dollars, payable le jour de la réception de mon chèque du programme des prêts et bourses – auquel elle se savait non éligible. En retour, d'ici là, c'est moi et non toi qui fournira la drogue. Le marché profitera aux deux parties. Tu vends d'un coup toute ta marchandise, ce qui t'évitera encore une fois de fumer tous tes profits. De mon côté, je te promets d'honorer ta consommation personnelle jusqu'à ce que je te paie la marchandise, ce que je ferai d'ici trois ou quatre semaines.

L'offre était intéressante. Mais Julien hésitait. Étendu sur le lit, les mains derrière la tête, il imaginait des visages insolites dans les dessins que formaient les fissures au plafond. Autour, la chambre de Catou était dans le désordre le plus total. Le seul élément de décoration était l'immense affiche du Che épinglée sur le mur à la tête du lit. Sur la table de nuit, des paquets de cigarettes, des cendriers débordant de cendres, des bouteilles de bière vides sur le plancher, sur la table de l'ordinateur, dans la salle de bains, sur le bord de la fenêtre donnant sur la rue Perreault, d'où on entendait les voitures circuler sous la pluie. Dans un coin, à côté de la télé, Ti-Lynx, le chat adoré de Catou, était roulé en boule par terre sur un tas de vêtements sales. La lumière diffuse d'après-midi traversait les épais nuages qui couvraient la ville, teintaient la chambre enfumée d'une couleur blanchâtre de craie, épaisse, laiteuse, presque visqueuse, alimentant les rêveries mélancoliques de Julien. Il s'imaginait dans un vieux film noir et blanc, étendu sur le lit de fer d'une prostituée russe, lointaine parente de Rudolph Nouriev. On frappait à la porte. Entrait Marlène Dietrich qui venait s'étendre entre la demoiselle et lui.

— Et puis ? Mon offre t'intéresse ?

La bulle de rêve de Julien éclata. Il se retrouvait couché auprès de sa militante des temps modernes. À peine éveillée, elle allumait le premier joint de la journée. Elle avait les traits durs, la mâchoire carrée, le visage légèrement ridé, de magnifiques yeux verts. Quand elle parlait, sa voix rauque, chaude, réconfortante, résonnait dans la pièce, pénétrait la structure interne de la matière, y introduisant un sentiment, une émotion tangible, presque palpable. Julien considérait suspect cette propension à appréhender le monde par le seul biais des émotions. Il demeurait vigilant, marchait aux côtés de Catou un pied à l'intérieur de leur bulle, l'autre à l'extérieur. Lorsque Catou abordait autrui, il voyait une tarentule jetant sa toile visqueuse et sentimentale sur sa victime.

— Alors, ça t'intéresse ou pas ? demandait-elle d'une voix forte.

Julien sursauta. Il haussait les épaules.

« Fume ! Ça va t'aider à réfléchir !

Le regard fixé sur la constellation de fissures au plafond, pesant le pour et le contre de l'offre, Julien aspirait la petite fumée du diable. Catou n'avait pas tort quand elle disait que cela lui éviterait de fumer ses profits. Ces dernières années, sa consommation avait beaucoup augmenté, si bien que souvent il devait acheter une partie de la marchandise à crédit. Il avait ainsi accumulé une dette qui frôlait maintenant les cinq mille dollars. Frank, celui à qui il était redevable, commençait à montrer des signes d'impatience, ce qui était de mauvais augure. Ce motard, vendeur de stupéfiants, avait son propre code d'éthique, agissait selon ses propres lois. Que Frank mît en doute la capacité de Julien d'honorer une dette était une situation des plus inconfortables, une source d'éprouvantes insomnies. Ces derniers mois, Julien passait de longues nuits blanches à échauder des plans qui défilaient à queue leu leu dans sa tête. La seule et véritable solution eut été de ne pas fumer ses profits. Il s'en faisait la promesse à tous les soirs avant de s'endormir, cependant qu'il imaginait Frank tapi quelque part dans l'ombre, près de l'escalier menant à son appartement, au coin d'un mur en ville la nuit, près d'un arbre dans une rue déserte, ou derrière la porte de sa propre salle de bains, un poignard entre les dents.